

On ira danser

Justina Uribe

Numéro 163, automne 2019

Les corps qui dansent sont toujours les corps de ma nuit

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92857ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Uribe, J. (2019). On ira danser. *Moebius*, (163), 29–36.

on ira danser

Justina Uribe

à Manuel

Cette danse, la cueca sola, je savais vaguement ce que c'était, ça ne m'intéressait pas. Le mot cueca me renvoie tout de suite aux pires années de lycée, se sentir conne déguisée en diable de carnaval, se sentir conne déguisée en Rapa Nui, en paysanne, en pêcheur du Sud. Car il faut couvrir tout le territoire, l'île de Pâques, la Patagonie, le désert, la cordillère, tout sauf l'Antarctique où heureusement il n'y a personne. Danser obligée, se faire des tresses, enfile à contrecœur une robe fleurie achetée dans la rue, sachant toujours qu'il y aurait une autre possibilité, une tenue noire dite *élégante*, une tenue de patronne. Mais ceux qui optent pour la version *élégante* sont des fachos, tout le monde le sait, alors je m'habille en paysanne, même si en secret je préfère le costume de patronne, avec le ruban rouge au cou et le chapeau noir. Je n'ai pas le droit de le dire et c'est chaque année la robe irrespirable et mal coupée, la robe aux fleurs défraîchies avec son tablier idiot. Mes partenaires se fichent de moi, évitent mon regard.

Tout donne envie de se pendre, dans les fêtes nationales : les drapeaux, l'alcool dégueulasse, le patriotisme, la joie triste des cumbias, et la cueca, bien sûr, qui ne peut pas manquer. Pinochet déclare en 1979 que la cueca est la danse officielle du Chili, et les gens s'en servent pour manifester, en attendant de pouvoir danser une cueca sur sa tombe, ce qui n'arrivera pas. Il se fera incinérer. Le petit-fils d'une de ses victimes réussira malgré tout à s'infiltrer à l'École militaire. Il fera la file pendant quatre heures pour cracher sur le visage de Pinochet, ou plutôt sur la vitre qui le couvre dans ce cercueil demi-ouvert où il ressemble à un crapaud plastifié.

Je lis sur la cueca sola, ça commence en 1978. Des femmes se regroupent et dansent dans des lieux publics. Elles sont habillées en noir ou en blanc, comme les pancartes accrochées à leur cou. Sur les photos de leurs proches, *detenidos desaparecidos*, la même question : *¿DÓNDE ESTÁN?* Où sont-elles, où sont-ils ? Et elles chantent, elles chantent d'une voix aiguë et grinçante qui fait penser à un cri d'oiseau, à un long miaulement, à un couinement de souris. Les paroles anodines des cuecas sont remplacées par quelques vers, toujours les mêmes, écrits par elles : « Me pregunto constante / ¿dónde te tienen ? / Y nadie me responde / y tú no vienes. » Dónde te tienen, ces mots me restent en tête. Tenir, avoir, ils t'ont eu, dónde te tienen, comme on pourrait se demander où on a mis, où est passée une chose. La certitude que ces personnes n'ont pas été traitées mieux que des objets, que rien ne leur a été épargné. Dónde te tienen, qu'ont-ils fait de toi. La fin manque et c'est la pire fin.

Le temps passe et c'est toujours la même danse, des visages éteints, des gestes répétitifs, une plainte sans

réponse. Les danseuses, vieilles et frêles, bougent à peine maintenant, le vide autour d'elles se fait chaque fois plus grand et c'est tout ce qu'on voit, le vide qui triomphe et engloutit presque celle qui danse. L'amnésie.

Honte de n'avoir qu'une seule envie, quand je vois des femmes danser la cueca sola : que ça s'arrête. C'est à peine tolérable. Je ne sais pas à quoi rêvent les bourreaux, je voudrais tant que la douleur joue en boucle dans leur esprit, qu'ils soient taraudés par les plaintes, par les cris grinçants d'une cueca sola interminable. « Comment font-ils pour dormir ? », entend-on souvent. Je ne sais pas à quoi rêvent les bourreaux, mais la réalité est plus effrayante que n'importe quel cauchemar. Ils dorment, ils dorment probablement mieux que quiconque, d'un sommeil sans rêves.

* * *

« La nuit, je n'arrivais pas à dormir. Ma mâchoire faisait trop de bruit. J'avais moins peur quand quelqu'un était éveillé dans la maison. Alors je me couchais sur les genoux d'un de mes enfants et je dormais, en plein jour. Autrement je ne dormais pas, non. On a peur au début. Et puis on arrive à faire des choses sans se faire remarquer, on se rend compte que les milicos¹ ne savent pas tout. On reprend du courage. Des camarades meurent, on a peur à nouveau.

Sur le chemin de l'école, on passait près du seul bidonville où le MIR² avait encore de l'influence, Nueva Habana. Les cadavres s'empilaient sur le trottoir, les milicos fai-

1. Militaire (péjoratif).

2. Mouvement de la gauche révolutionnaire (Movimiento de Izquierda Revolucionaria). Parti politique chilien d'extrême gauche.

saient exprès. Vers la fin, je ne cachais plus le visage de ma fille. Je ne lui disais plus de regarder ailleurs. Je ne lui disais rien. »

* * *

Carmen me parle de son amie Virginia. « Ensuite elle est devenue avocate, elle a dédié sa vie à poursuivre les bourreaux. Elle milite encore dans le parti communiste. Son mari est un *detenido-desaparecido*, un disparu, il a été tué par la Caravana de la Muerte. » Carmen me parle et je ne l'écoute plus. Caravana de la Muerte, je n'entends que ces mots. Petite, j'imaginai des capes, des lunettes noires, une procession de militaires. Un chemin de sang dans le désert. *Fusillades hélicoptères rails mer désert dynamite* – les mots que j'entendais m'impressionnaient sans vraiment m'atteindre. Ils n'avaient pas la douleur du mot torture, ce mot entouré de silence, ce mot que rien ne suit. *Torture*, ce qui ne se raconte pas. *Fusillade* m'évoquait quelque chose de plus propre, non, de plus froid, non, de moins cruel, comme si ce n'était pas cruel, un peloton d'exécution. Non. Comment dire ce qui serait, dans l'affreux, moins affreux. Plus rapide. Non. Je savais que les prisonniers politiques tués par la Caravana de la Muerte avaient été fusillés, dynamités dans le désert, attachés à des rails, jetés dans la mer. Et puis il y a eu ce rapport, lu en cachette, qui m'a encore éloignée de la Caravana de la Muerte. Ce rapport qui a tué quelque chose en moi. Les femmes dans les centres de torture. Ce qu'elles subissaient. Il y a pire que la mort, c'est tout ce que j'ai compris. J'avais peut-être neuf ans.

Le lendemain des exécutions dans le désert, le général L., un des rares dissidents de l'armée, tente de retrou-

ver les cadavres. L'ordre avait été donné à son insu. Il parle de la honte, dix ans plus tard, quand il dénonce les faits. La honte de remettre les lambeaux. Il aurait voulu donner «une forme humaine» à ces corps massacrés. Les mâchoires étaient brisées, les yeux arrachés au couteau, les corps éventrés. Les militaires tiraient sur les jambes en premier, ensuite sur les parties génitales, et seulement en dernier sur le cœur, dernier coup de mitraillette, coup de grâce qu'ils retardaient le plus possible.

Coup de grâce, Caravane de la mort. Pourquoi élever, gonfler à ce point leur carnage. Encore carnage c'est trop, pour cette charcuterie. Je voudrais ne rien leur accorder, ignorer la fatalité, le succès de leur spectacle grotesque. Mais comment s'en moquer sans salir les milliers de victimes.

«Para que nunca más», le plus jamais, je ne peux plus l'entendre, on est toujours dans le jamais. *Pasó lo más cruel*, chantait Víctor Jara. Ensuite ils lui ont coupé la langue, ils lui ont brisé les doigts, ils lui ont tiré dessus. Quarante fois. *Pasó lo más cruel*, il chantait, et je ris car je n'ai plus de larmes. On est toujours dans le plus jamais et le plus cruel ne passera pas.

À quoi bon parler de mémoire alors que la plaie est ouverte, purulente. Alors que tout n'est que puanteur et impunité. Caravane de la mort c'est trop beau, plaie, poison, infection, tous les mots sont trop beaux, même le mot torture. Et j'ai honte d'avoir autant été emportée par des mots, Caravana de la Muerte, qui me rendaient tout un peu plus, là encore il n'y a pas de mots, qui rendaient tout un peu plus solennel dans ma tête idiote d'enfant.

Pourquoi les rails, j'avais demandé, «parce qu'un jour un cadavre de femme a été retrouvé sur une plage» – j'imagi-

nais une sirène morte, une sirène communiste, des algues sur les cheveux –, « alors ils ont commencé à attacher les cadavres à des rails, pour qu'ils ne puissent plus remonter à la surface, pour que plus personne ne puisse les trouver ». Les rails dans la mer me faisaient rêver, l'eau était la libération, la fin du supplice. Dans l'eau les victimes ne souffriraient plus. Contes, torture et films Disney se mélangeaient dans mon esprit. Les chemins de fer sont à jamais des chemins de cadavres, la mer et le désert restent suspects, impitoyables dans leur beauté.

Carmen me parle de son amie Virginia. Elle a dédié sa vie à poursuivre les bourreaux. Elle milite encore dans le parti communiste.

* * *

Je demande à Carmen de me raconter l'arrestation de Dora, sa mère, mon arrière-grand-mère. « Il ne lui est rien arrivé, heureusement. »

Elle était couchée à terre, les yeux bandés. Elle entendait tout, les tortures, les cris. Il ne lui est rien arrivé. Elle a seulement été séquestrée deux jours. Attachée, sans eau. Il ne lui est rien arrivé au centre de torture José Domingo Cañas.

Mais tu es sûre, je lui demande, tu es sûre qu'ils ne lui ont rien fait ?

« C'était rempli, ce jour-là, partout il y avait des gens allongés sur le sol, entassés les uns sur les autres. Alors c'était par ordre d'arrivée. Non, elle n'a pas été torturée. Elle me l'aurait dit. Ils n'ont pas eu le temps. C'était moi qu'ils cherchaient.

Elle m'a seulement écrit quelques mots, quand elle a été libérée: "Je pense que tu devrais changer l'adresse où tu reçois les lettres". »

* * *

Ma mâchoire tremble et l'écran est plein de morve. Sous la bouée des larmes évaporées, un nouveau message. Merde, Elisa n'a pas oublié. Qu'on me laisse tomber, c'est tout ce que je demande. Tomber et ne jamais toucher le fond. Impossible de tenir à quoi que ce soit dans cette ville infecte. Mais Elisa tient ses promesses, « ouiii, on ira danser. » Et à nouveau, je salis l'écran.

Elisa répond tout de suite.

Je ris à l'idée de quitter ma chambre, d'échapper au tombeau familial, à sa clarté de cimetière. Dehors il n'y a rien, dehors ce sera toujours l'enterrement d'un inconnu.

Ce n'est pas tout à fait vrai que je ne tiens à rien. Je tiens à voir sécher les taches de sang menstruel sur les draps, à suivre leur progression, tant de choses se cachent dans ces couleurs souillées. Je suis occupée. Il y a aussi les taches de mascara sur les taies, le gris délavé des larmes, les lignes foncées que laissent les cils, des traces de papillon. Et la moisissure partout, la poussière. Et la lumière sur les débris de tout ce que j'échappe, de tout ce que je n'ai plus la force de ramasser.

Oui, on ira danser. Elisa mérite mieux, c'est notre dernière conversation. Mais que dire d'autre. Je fixe les gouttes grises sur les draps, j'essaie de me souvenir de son visage. Il est flou, comme tous mes souvenirs anémiés depuis les pilules, oreillers chimiques qui bouchent mes pensées sans jamais m'étouffer complètement. Asphyxié,

le visage de mon amie passe du bleu au violet et se perd
dans le néant de mes yeux fermés.